

Ma ville en cinémascope
Montréal la cinéphile

Nicolas Gendron

Volume 27, Number 4, Fall 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/573ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gendron, N. (2009). *Ma ville en cinémascope : montréal la cinéphile*. *Ciné-Bulles*, 27(4), 36–38.

Montréal la cinéphile

NICOLAS GENDRON

Rien ne sert de jouer à l'autruche. Avec les tournages étrangers qui se raréfient, les salles qui disparaissent au gré des diktats du marché, le Festival des films du monde (FFM) qui n'a plus la cote, sans compter son titre passager de capitale nord-américaine du piratage, Montréal a perdu — du moins en partie — le lustre de sa réputation cinématographique. Mais à l'image d'un certain village gaulois, il existe une horde de vaillants cinéphiles qui résistent encore et toujours à cet « envahisseur » qu'on pourrait appeler le cynisme ambiant. L'Autre Montréal, OBNL et collectif d'animation urbaine qui existe depuis 25 ans, pourrait indéniablement en faire partie, lui qui propose un catalogue de 80 circuits thématiques et territoriaux, « des accommodements raisonnables à la folie, en passant par Norman Bethune ». Des tours de ville qui n'ont rien de touristique, puisqu'ils visent à faire (re)découvrir la métropole à ceux et celles qui l'habitent « sous l'angle de l'histoire sociale et des mouvements citoyens », à poser un regard autre, qui sonde les murs et questionne les pavés. Un noyau de quatre animateurs-rechercheurs, issus des milieux de l'histoire, de l'architecture, de l'urbanisme, de la sociologie et de l'anthropologie, mettent leur savoir en commun pour créer des animations riches et pluridirectionnelles. Leur programmation estivale est ouverte au grand public; l'année durant, elle s'arrime, à la demande, aux divers événements, congrès et rassemblements communautaires.

L'idée même d'une visite cinématographique à Montréal est née en 2005, en collaboration avec l'Office national du film du Canada (ONF) qui accueillait les participants pour de courtes projections, elle qui avait financé une partie de la recherche. Le circuit s'appelait alors *Montréal en cinéma*. Depuis, l'ONF a quitté le bateau, Marie-Dominique Lahaise en a repris l'animation des mains de Sylvie Trudel et son appellation a été changée en *Ma ville en cinémascope*, clin d'œil au film de Denise Filiatrault. Mais avant de monter à bord de l'autobus scolaire (jaune, il va sans dire), passons d'abord au radar l'animatrice et son auditoire.

Marie-Dominique Lahaise mène une double vie. Dans la première, elle a étudié l'urbanisme et travaillé pour la Ville. Elle a conservé intactes ses amours citoyennes et joint le noyau de L'Autre Montréal, il y a deux ans, après y avoir collaboré maintes fois.

Dans la seconde, c'est une « cinéfile de festivals » qui, de sa passion naissante dans les salles obscures du FFM au bénévolat au Festival du nouveau cinéma (FNC), en est venue à œuvrer et à graviter dans l'organisation de divers événements dédiés au septième art, dont les Rencontres internationales du documentaire de Montréal. À L'Autre Montréal, Marie-Dominique Lahaise anime, entre autres, avec son dynamisme contagieux et ses traits d'esprit hilares, les circuits *Ma ville en art* et *Du Fleuve à la montagne*.

En ce début d'été 2009, par un après-midi dominical plombant de soleil — oui, oui, vraiment —, le bus est plein à craquer et la moitié de l'auditoire est formée d'habitues de ce type de promenades. On y trouve des gens de toutes sortes, dont Ségolène Roederer et Dominique Dugas des Rendez-vous du cinéma québécois, un comédien, un artisan du sous-titrage, une étudiante besognant à une maîtrise sur les cinémas de quartier, mais surtout de simples cinévores et d'autres curieux de tout acabit. La moyenne d'âge du jour *de visu* est d'environ 40 à 45 ans. Quatre arrêts au programme pour un circuit de trois heures, « avec une pause humanitaire à mi-parcours ». Allez hop, à bord!

Le choix du lieu de départ n'est pas innocent, puisque plusieurs personnalités marquantes ont vécu autour du square Saint-Louis dont Gilles Carle, Claude Jutra et Paule Baillargeon. La visite n'en sera pas une de reconnaissance des lieux de tournage célèbres de la métropole, même si l'animatrice ne peut s'empêcher d'identifier le parc du Portugal ayant servi de toile de fond à **Being at Home with Claude**. Il n'est pas non plus question de dresser l'inventaire patrimonial des anciens palaces du cinéma, la plupart d'entre eux ayant été soit détruits, soit déviés de leur vocation. À l'origine, *Montréal en cinéma* se concentrait davantage sur leur histoire, mais sa nouvelle mouture a délaissé les fantômes cinématographiques, qui intéresseraient surtout les nostalgiques de ces lieux disparus. Et comme la visite est souvent offerte pendant l'année scolaire à des étudiants de 18 ans qui ne jurent que par les multiplexes et le cinéma maison... On peut néanmoins compter sur L'Autre Montréal pour faire parler les vestiges silencieux au détour d'un coin de rue et pour rendre compte des lieux de mémoire encore bien présents.



Le premier arrêt, rue de Bleury, est un vrai condensé d'histoire : construit en 1913, le Cinéma Impérial, qui comptait près de 2 000 places à l'époque, est l'un des rares survivants de son espèce. C'était l'époque où il y avait autant de cinémas que d'églises, où les autorités religieuses condamnaient les vues animées le dimanche, jour du Seigneur, et où les Montréalais aimaient le cinéma à s'en confesser. Les vues étaient devenues le loisir démocratique par excellence, patrons et ouvriers pouvant s'y croiser sans surprise. Chacun était libre de se payer une sortie chic pour le prix d'environ une heure de salaire. En 1914, la ville comptait 75 salles de cinéma de quartier pouvant accueillir entre 800 et 1 200 spectateurs, sans compter les fameux palaces, qui en imposaient par leur architecture, leur décoration et leur nombre de places : les Saint-Denis (érigé en 1916) et Outremont (1929), devenus salles de spectacles, quoique le second héberge aussi un cinéma parallèle; les Regent (1916), Loews (1917) et Princess (1917), ce dernier ayant été témoin des belles heures du FFM, sous le nom de Parisien, disparu en 2007; le Palace (1921) et le Rialto (1924), l'édifice de celui-ci, inspiré de l'Opéra de Paris, logeant désormais un *steak house*, etc. Les débuts du cinéma à Montréal auront connu trois périodes : la nomade, alors que les vues se promenaient entre des salles adaptées et des parcs d'attractions, comme le

parc Sohmer où Léo-Ernest Ouimet était projectionniste; celle des « scopes », ces petites salles dédiées à cette forme d'art — seulement entre la rue Saint-Antoine et la côte Sherbrooke, on en dénombrait une cinquantaine; et celle des palaces.

En route vers le deuxième arrêt, on stoppe l'autobus quelques instants devant le premier lieu de projection cinématographique au Canada. C'était en juin 1896, quelques mois à peine après les premiers balbutiements du cinématographe des frères Lumière, dans l'ancien Gaiety Museum & Theatorium, aujourd'hui remplacé par l'édifice Robillard, coin Saint-Laurent et Viger. L'occasion est belle pour lancer quelques fleurs au pionnier Ouimet, en mentionnant ses principaux faits d'armes, dont l'ouverture du Ouimetoscope en 1906, coin Sainte-Catherine et Panet : la première salle de cinéma permanente en Amérique. On croise évidemment les quartiers de Softimage et du FNC en montant la *Main*, pendant que notre guide nous conseille les documentaires **Chez Schwartz et Ryan**, l'un sur le resto de la Saint-Laurent qui se passe de présentation, l'autre sur son clochard le plus célèbre, le cinéaste d'animation Ryan Larkin. En fait, le lieu du prochain arrêt a été victime de la baisse de fréquentation généralisée au fil des ans. Pour sauver les salles de la faillite, deux solutions se



La Cinémathèque québécoise, le parc Claude-Jutra (avec la sculpture de Charles Daudelin, créateur du trophée des Jutra) et le Cinéma Beaubien

sont présentées : subdiviser les plus grandes d'entre elles pour multiplier la variété des films projetés ou les transformer en cinéma porno... Et oui, contre toute attente, nous avons visité le Cinéma L'Amour, dont nous tairons les titres à l'affiche! Le rendez-vous était précis : durant la pause entre deux séances, nous pouvions découvrir dans la pénombre le décor vétuste de l'endroit. Du Théâtre Globe de 1914, qui donnait dans le vaudeville, au Théâtre Hollywood des années 1930, sans oublier le Pussycat dont Roland Smith a déjà fait la programmation, ne reste plus grand-chose de l'esprit d'autrefois; l'ancienne cabine de projec-

tion a été transformée en salles VIP pour couples en mal d'intimité. À notre arrivée dans le hall, des cris féminins portaient d'ailleurs à confusion et prêtaient flanc à de multiples pirouettes langagières. Sans contredit, la part légère du circuit.

Les deux derniers arrêts paraîtront moins bien servis, surtout à cause du peu de temps qui leur est alloué. Le troisième est la Cinémathèque québécoise, lieu de conservation par excellence. On s'y familiarise entre autres avec les revues québécoises de cinéma *Séquences*, *24 Images* et *Ciné-Bulles*. On y apprend qu'on se trouve sur le site d'une ancienne école de filles et que les garçons étaient éduqués chez le voisin devenu l'Institut national de l'image et du son. Coup d'œil chez l'autre voisin immédiat, le septuagénaire ONF. Quelques rues avant le quatrième arrêt, on se remémore la naissance du mouvement Kino au Théâtre Plaza, rue Saint-Hubert, lui aussi ex-cinéma. Au Cinéma Beaubien nous attend « monsieur néo-cinéma de quartier » et directeur général, Mario Fortin. De sa jeunesse à écouter les films de Bourvil au canal 10 à la relance du Dauphin par les gens de la communauté — Louis Dussault, Philippe Falardeau et les gens d'affaires de Rosemont—La Petite-Patrie ayant milité pour un modèle d'économie sociale —, l'homme partage sa passion sans se faire prier. On en profite pour jeter un œil aux nouvelles salles ouvertes en décembre 2008 et échanger quelques mots avec les employés syndiqués (!) de cet OBNL. Peut-être parce qu'il fait bande à part, on se réjouit toujours de revenir dans ce cinéma « ex-centrique » (dixit M. Fortin, le sourire en coin).

Bien entendu, il est possible que des impondérables modifient la visite. Un groupe trop nombreux pourra provoquer, faute de temps, le sacrifice d'un cinquième arrêt, à l'Ex-Centris et au parc Claude-Jutra, un peu à l'écart du flot quotidien des passants — promettons-nous tout de même de repasser coin Clark et Prince-Arthur. Rien n'est parfait et les minutes défilent. On effleure les sujets de la censure exercée par l'Église ou du cinéma de répertoire. On oublie carrément les thèmes à tiroirs de la distribution et du financement, trop lourds et peu excitants. Mais si l'animatrice n'est pas une historienne du cinéma, son intérêt pour les acteurs qui l'ont forgé au cours du siècle dernier est plus que visible. Elle offre d'ailleurs aux participants une liste de son cru fort soignée des ouvrages, documentaires (*La Mémoire des anges*, *Un coin du ciel*) et fictions (*Montréal vu par...*, *Le Bonheur c'est une chanson triste*, etc.) reliés de près ou de loin à la métropole. Au final, la promenade regorge d'une mine d'informations qui, dépassant l'anecdote, piquent la curiosité pour de bon, de manière à éveiller le regard au quotidien. Des exemples? Quel est le seul cinéaste à avoir décoré une station de métro, celle de la Place-des-Arts? À quelle date précise le Cinéma Beaubien devait-il faire l'annonce médiatique de sa réouverture? Frédéric Back et le 11 septembre 2001, connaissez-vous? Et si l'on repassait l'histoire du Montréal cinématographique au montage... ■